

TOUJOURS FRANÇAIS

danger ! Quant à la vague, elle venait, à ton aspect, de calmer sa furie : elle semblait s'arrondir mollement, invitant avec grâce notre esquif à voguer ; elle se retira avec tranquillité, et, comme nous lâchâmes le quai, nous éloigna doucement du bord. Nous gagnions les hautes eaux. Dis-moi, t'en souvient-il encore, ma mie, de cette équipée-là ?

III

Comme la mouette qui bondit sur le flot où elle trempe gaillardement son aile, au plus fort de la tourmente, notre chaloupe, bien lestée pourtant, dansait sur la lame d'une étrange façon. Mais la brise, si forte, qui soufflait de l'arrière, nous eut bientôt entraînés vers le large, avec une vertigineuse rapidité. J'avais saisi les rames et mon compagnon tenait le gouvernail, instrument de perte ou de salut. Nous filions si vite, emportés par le vent, que notre embarcation paraissait voltiger de sommet en sommet, sans s'abandonner presque au défaut de la vague.

Vous ne disiez rien : te rappelles-tu comme tout le monde était muet, à notre bord, le regard perdu dans ce tumulte des flots au milieu duquel nous passions comme un trait ? Une seule de tes compagnes parla de rebrousser chemin : c'était impossible, nous ne pouvions prêter le flanc à ces lames monstrueuses : il fallait aller de l'avant jusqu'à l'île, cette terre de salut qui s'offrait à nos yeux, là bas, mais encore loin, bien loin pour l'effroi qui gagnait tout notre équipage. Le pilote lui-même ne proférait pas un seul mot, appliquant toute son énergie et son attention à bien guider, dans sa course effrénée, la légère nacelle. Son sang-froid et son habileté n'ont pas fait peu pour nous sauver. Ton visage était serein et même souriant encore, mais je savais bien tes anxiétés, moi, toujours attentif à lire dans les profondeurs de ton regard, les mille et une impressions diverses qui s'y agitaient ! Ce fut ma perte : à voir ton angoisse si vaillamment comprimée dans ton âme d'étoile, mon cœur sentit fondre son énergie. Ce fut bien pis encore quand la vague indiscrète se permit, juste auprès de toi, une incursion pardessus bord et qu'un jet de son sein s'égara, à travers les plis soyeux de ta robe jusqu'à tes pieds et les mouilla. Je devins timide à mon tour en te voyant craintive, et, sous ton œil suppliant, toute mon audace s'évanouit. Tu ne t'en souviens pas, je pense, car tu m'as cru indifférent tant je m'appliquai à contenir mon émotion. Heureusement, je pus garder le calme de mon esprit : je joignis mes efforts à ceux de mon compagnon et, quelques minutes après, malgré le vent, malgré les flots, avec le secours de l'Etoile de la mer, invoquée, j'en suis sûr, par chacune de vous, nous touchions à bon port et saluons la terre ferme de nos soupirs de satisfaction, de nos actions de grâces au ciel ! Dis-moi, t'en souvient-il encore, ma mie, de cette équipée-là ?...

Le Saint-Esprit

(La fin au prochain numéro)

ÉTYMOLOGIES

JOLIETTE

La ville de Joliette fut fondée par l'honorable Barthélemi Joliette ; d'où son nom.

ILE DU PRINCE-ÉDOUARD

Cet île fut nommé ainsi en l'honneur d'Edouard, duc de Kent, le père de la reine Victoria.

BELLECHASSE

Bellechasse tire son nom de Jean Marsolet, sieur de Bellechasse, un des fils du célèbre Nicolas Marsolet.

ISLE-VERTE

Jacques Cartier baptisa cette île de ce nom parce que, étant couverte de sapins, d'épinettes et de cèdres, elle garde toujours un aspect verdoyant.

HECTOR SERVADEC.

Lorsque le gouvernement français retira ses troupes et ses employés du Canada, après la cession du pays à l'Angleterre, en 1760, il ne resta pour peupler la Nouvelle-France qu'une population de 60,000 habitants. Cette population, occupée jusque-là par ses luttes incessantes contre les Indiens et les Anglais, n'était guère prête à se gouverner elle-même et, de plus, nous devons le dire, son éducation était peu développée. Ce défaut était dû au manque d'établissements classiques ; elle n'avait que quelques écoles dirigées par des religieux ou des religieux, qui faisaient bien tout ce qu'ils pouvaient pour élever le niveau de l'éducation, mais qui n'avaient pu y parvenir vu le peu de ressources à leur disposition.

Les Anglais, en prenant possession du pays, virent tout de suite qu'ils s'adressaient à un peuple peu instruit, et pensèrent en conséquence qu'ils pourraient le gouverner à leur guise : tant un peuple illettré est faible près d'un autre qui l'est. Mais leurs prévisions furent heureusement déçues.

Le souvenir de la France, resté dans le cœur de ces Français abandonnés dans les neiges du nord par le roi Louis XV, et son acolyte Voltaire leur fait faire des prodiges. Aussi, au lieu de courber la tête devant les vainqueurs, ils se mirent au contraire à les combattre hardiment, non plus par les armes — la chose étant devenue impossible — mais avec les moyens fournis par la constitution donnée au Canada par l'Angleterre.

A chaque attaque des Anglais, les Français opposaient une résistance telle qu'elle obligeait leurs offensifs à céder. Partout on les voit, ces Français qui furent nos pères, suivre leurs ennemis dans les joûtes oratoires, dans les parlements, dans tous les lieux enfin, pour défendre leurs libertés, leurs droits. Ce fut une lutte continuelle, sans relâche, sans répit.

Lorsqu'ils disparurent d'ici-bas, laissant intact à leurs enfants le dépôt sacré confié à leur garde par la France : la langue française, la foi catholique et les institutions primitives du pays, leurs enfants, dis-je, n'eurent aucun reproche à leur faire, car ils avaient fait leur devoir.

Quant à eux, il ne leur restait qu'à poursuivre la route glorieusement tracée par leurs pères. Et ils le firent. Ils travaillèrent donc à assurer la liberté de discussion, l'indépendance de la presse ; à répandre partout l'éducation en fondant de nombreux collèges qui font maintenant l'ornement du Canada. Jamais ils ne cédèrent un pas à leurs adversaires, jamais ils ne firent une seule concession.

Une fois même, pendant les jours sombres de la rébellion, ils osèrent, ces braves, lever les armes contre la puissante Angleterre. Ils allèrent au devant de l'ennemi qui était bien armé et discipliné, avec des faulx et des haches, d'antiques fusils à pierre, des canons de bois. Dans cette lutte inégale, ils sortirent encore vainqueurs, et les Anglais furent forcés de se rendre à leurs justes demandes.

Oh ! nobles ancêtres, lorsque nous vous voyons combattre si fièrement pour nous acquérir les droits dont nous jouissons maintenant, nous ne pouvons cesser de vous admirer. Votre dévouement est si magnanime, si héroïque, si grand, qu'il nous fait verser des larmes de reconnaissance.

Vos travaux ne seront pas perdus, nous en entretenons l'espoir, par vos fils d'aujourd'hui. Sans agression contre les autres nationalités vivant auprès d'eux, mais aussi sans faiblesse, ils suivront la trace de leurs aïeux, sans dévier un instant de la route. Si les couleurs de la France ne flottent plus à la brise du Saint-Laurent, du moins le souvenir de la mère-patrie demeurera toujours ineffaçable dans le cœur des Canadiens, car ils ne seront jamais Anglais, mais toujours Français.

G. H. Lumont

Il faut être bien juste pour ne pas trouver injuste tout ce que font nos ennemis. — G. TOURNADE.

Promenade à travers l'Exposition Universelle

Nous voyons ensuite l'exposition des travaux publics et moyens de transport. Dans le ciel ouvert, intéressantes reproductions de ponts et de viaducs, de phares et d'écluses. Sous les portiques, d'un côté, modèles de navires de tous âges et de tous pays, anciennes galiotes, anciennes nefes, vaisseaux hollandais, anglais, chinois, c'est très varié.

De l'autre côté, fac similés nains de machines à vapeur primitives.

Sur la terrasse au-dessus, l'histoire de la locomotion se complète : c'est là que se trouve, dans son ensemble, la collection historique des véhicules ; exposition très réussie, qui a un légitime succès. N'a-t-on pas remarqué au musée de Cluny le goût de la foule pour les anciens carrosses de gala ? c'est qu'elle les aime par la pensée : elle aime à se figurer les princes, les princesses des siècles passés, les personnages de la Cour, se prélassant dans ces voitures somptueuses. Ici, de même. L'imagination du visiteur est mise en mouvement. Elle place du monde dans les chaises à porteurs, dans les litières à chevaux, dans les traîneaux qu'on a rassemblés. Il faut dire aussi qu'on en exhibe de fort curieux : citons le traîneau à renommée dorée qui appartenait à l'impératrice Joséphine et le traîneau dont M. Victorien Sardou est le possesseur actuel, traîneau en forme de lion, mais de lion à portières, les flancs contenant une banquette et la queue formant siège de laquais. Remarquons le premier vélocipède, ce naïf deux roues qu'on ne pouvait faire marcher qu'en poussant le pied sur le sol. Une vitrine nous présente aussi, en spécimens réduits, la diligence d'il y a cinquante ans, cette diligence poudreuse à laquelle les rêveurs d'aujourd'hui prêtent tant de charme, "d'où l'on voyait si bien le paysage", où l'on nouait de si agréables relations et qui vous descendait à des auberges si pittoresques, et qu'on suivait à pied aux montées, et qui versait aux descentes. Un mail-coach anglais bien luisant pourrait encore tenter davantage ; les banquettes d'impériale en plein air y sont multipliées ; c'est de là, pensez-vous, que les heureux voyageurs pouvaient bien admirer les vertes pelouses et les riants cottages. Mais voyez la contre-partie : une peinture, dans un pavillon d'angle, vous fait voir ces heureux voyageurs surpris par l'orage ; ils sont inondés, trempés avec une résignation navrante. Du reste, les peintures, les estampes, les photographies étalées sous vos yeux aident singulièrement à reconstituer cette histoire du véhicule, depuis les temps les plus reculés. Un collectionneur de mérite, M. Lucien Faucon, en a fourni abondamment ; c'est aussi l'un des organisateurs les plus zélés de cette exposition, et il serait difficile de rencontrer un homme de plus d'activité, de compétence et d'obligeance.

C'est le cas maintenant de redescendre au rez-de-chaussée et de visiter les autres véhicules anciens qu'on y a entreposés : des figuettes élégantes et légères, formées d'un siège entre deux grandes roues ; des berlines de voyage, encore toutes meurtries des cachots de la route ; et si vous poussez votre excursion jusque sous la porte d'entrée qui fait face aux jardins et aux beaux-arts, vous y verrez, ce qui achève le tableau, les premières locomotives, l'une datée de 1825, à deux roues seulement, actionnée par deux corps de pompe et deux balanciers ; une autre de 1842 environ, pareille à celles qui servaient sur les premières lignes françaises, de Lyon à Saint-Etienne ou d'Alais à Nîmes. Cela vous reporte au temps où les voyageurs de 3^{me} classe étaient charriés, comme aujourd'hui le charbon, dans des wagons à découvert où ils se tenaient debout. Quels progrès accomplis depuis lors, dans l'espace d'un demi-siècle ! on s'en rendra compte par la comparaison avec les wagons modernes exposés dans la galerie des machines.

Mais quel bruit frappe nos oreilles. Entendez-vous ces sons vibrants ? Il ne sera jamais difficile de trouver le rendez-vous des pianos et des orgues. On a fait de la Galerie Desaix un domaine abandonné à leurs bruyantes rivalités. Cette galerie est parfaite pour le lancement de ces notes entrecroisées que les essayeurs font partir de tous les points à la fois, notes tantôt graves, magistrale-